

Le bidonville de la Hueva dans *Madrid 650* (1995) de Francisco Umbral

Juliette Gasnier

Université Sorbonne Nouvelle, CREC

Mots-clefs : roman, milieu urbain, Madrid, bidonville, exclusion sociale.

Résumé : Dans *Madrid 650*, Francisco Umbral décrit la vie d'une « tribu » de la banlieue de Madrid. La Hueva, un bidonville de l'est de la capitale construit tout près d'un cimetière, constitue le cadre géographique du récit, et l'on découvre grâce à une succession de chapitres brefs la vie de ses différents habitants, dont Pascual, le gourou du groupe, Blas, l'homme à tout faire, Secundina et Auxiliador, qui vivent dans un parking, et surtout Jerónimo et sa chèvre, qui règnent sur la tribu du haut d'un train abandonné. Dans le roman, la marginalité est avant tout spatiale : le bidonville appartient à Madrid, et pourtant, la capitale moderne apparaît comme une masse immense, lointaine, presque inaccessible, vers laquelle les personnages ont néanmoins le regard tourné lorsqu'il s'agit d'aller voler des ressources. La Hueva se situe alors dans cet entre-deux propre à la marginalité qui fait surgir des frontières invisibles en incluant administrativement mais en excluant socialement et en reléguant à la périphérie. Cet article s'attachera à analyser la manière dont le réalisme cru de Francisco Umbral et la description de situations particulièrement violentes font apparaître des dynamiques sociales internes à la tribu, ainsi qu'entre le centre — ce Madrid onirique — et la périphérie — ce bidonville où chacun essaie de s'en sortir malgré la pauvreté extrême.

Dans son roman *Madrid 650* publié en 1995, Francisco Umbral décrit la vie d'une « tribu » de la banlieue de Madrid. La Hueva, un bidonville de l'est de la capitale construit tout près d'un cimetière, constitue le cadre géographique du récit, et l'on découvre grâce à une succession de chapitres brefs la vie de ses différents habitants, dont Pascual, le gourou du groupe, Blas, l'homme à tout faire, Secundina et Auxiliador, qui vivent dans un parking, et surtout Jerónimo et sa chèvre, qui règnent sur le groupe du haut d'un train abandonné. Ils s'adonnent à de nombreuses activités plus ou moins légales, qui vont de la mendicité dans le centre-ville au meurtre en passant par des vols de motos, mais réussissent à s'organiser en communauté autour d'un vieux train abandonné tout près d'une carrière de calcaire.

Ainsi, la situation périphérique de la Hueva et le mode de vie des personnages, qui ne respectent aucune des règles et des normes sociales établies dans la capitale, placent la marginalité au cœur du récit. Francisco Umbral crée dans ce roman une histoire au rythme rapide, aux descriptions brèves et aux dialogues sans détours, qui font surgir la déviance des vies des habitants de la Hueva par rapport au reste de la capitale. L'objectif de cet article sera donc d'analyser la manière dont le style d'Umbral, très cru et proche du « *realismo sucio*¹ », comme le défend Eduardo Martínez Rico, permet de montrer ces vies qui transgressent la morale et de mettre au jour le rejet qu'expérimentent les habitants du bidonville. Nous pourrions nous interroger sur cette exclusion en essayant de déceler si elle est volontaire ou forcée, et en analysant les conséquences qu'elle a sur leurs vies. En effet, quand une marginalisation est poussée à l'extrême et que les habitants d'un quartier sont obligés de se démener pour leur survie et de s'organiser pour ne pas subir la violence des plus dangereux d'entre eux, cela peut conduire à une déshumanisation qui apparaît en filigrane tout au long du récit.

Nous nous attarderons dans un premier temps sur la dimension spatiale de la marginalité que vivent les habitants de la Hueva. Le récit s'articule entre la Hueva et Madrid, puisque les personnages sont réellement fascinés par cette capitale si proche et pourtant si distante, dans laquelle ils commettent tous les actes imaginables. Ce constat permettra de nous interroger ensuite sur les dynamiques sociales à l'œuvre dans le récit, à la fois entre le groupe et le reste de la ville, mais aussi entre les individus de la communauté. Nous terminerons par élever la perspective en se demandant quelle portée peut avoir la mise en récit d'une telle marginalisation, et en s'interrogeant sur la manière dont les descriptions, les images et le style d'Umbral dans ce roman font le pari d'un cynisme assumé, quand la société n'offre pas à tous la possibilité d'une rédemption.

¹ MARTINEZ RICO, 2004, 321. Selon lui, *Madrid 650* peut être rapproché du « *realismo sucio* » en tant qu'il s'agit de « *hacer creíble una historia llena de violencia* ». D'origine états-unienne, les romans de ce courant intègrent à leur récit tout ce que les vies quotidiennes — souvent de groupes marginalisés — ont de violent, sordide, désagréable, avec un détachement et un minimalisme caractérisés. Ce mouvement trouve un certain succès en Espagne dans les années 1990, et des romans comme *Lo peor de todo* (1992) de Ray Loriga ou *Historias del Kronen* (1994) de José Ángel Mañas, sont souvent regroupés sous cette appellation.

La marginalité spatiale : un bidonville éloigné d'une capitale fascinante

Dans *Madrid 650*, la marginalité est avant tout spatiale. La Hueva se situe en effet dans la périphérie de Madrid, dont la centralité et les activités exercent une attraction sur les personnages. Pierre Sansot décrit ces espaces en ces termes : « [...] dans la ville la mieux ordonnée, les habitants supposent qu'il existe, dans leur cité, des lieux maudits où la violence et la misère ont été reléguées. Ainsi, bidonvilles et terrains vagues se multiplient au moment où les cités s'agrandissent et rayonnent² ».

Dès le début du roman, le décor est planté : « El vagón de ferrocarril está en mitad del campo, al este de la ciudad, sin raíles y con alguna rueda de menos, en herrumbroso equilibrio, plantado en la tierra, esbelto y como quemado, largo y solo, sin antes ni después, sin vía ni locomotora³ ». Ces termes permettent de comprendre l'ambiance qui règne à la Hueva : la dimension rurale suggère un éloignement géographique de la capitale indéniable. Les personnages vivent autour d'un vieux wagon abandonné dont personne ne connaît l'origine. Les termes « sin antes ni después » révèlent un immobilisme à la fois spatial et temporel qui crée une impression de bout du monde ou de *no man's land*. Plus encore : « El vagón de ferrocarril nadie sabe quién lo trajo aquí, ni cómo, ni por qué, pero ahí está, en las afueras del barrio (que a su vez es las afueras de las afueras)⁴ ». La précision entre parenthèses, teintée d'ironie, puisque les personnages ont bien conscience de leur sort, montre un espace en marge des marges de Madrid. On voit ainsi que malgré l'éloignement spatial, la Hueva ne se définit que par rapport à Madrid, jamais sans elle. La marginalité, cette situation périphérique, devient une caractéristique propre de la Hueva. Cela apparaît notamment dans le récit par la dimension visuelle, puisque le bidonville surplombe le centre de la ville, comme le montre l'emploi du verbe « bajar » dans l'extrait suivant : « está muy aplicado, ocupado y feliz pintando y repintando la moto de Jerónimo, el jefe, que hay que hacer una obra de arte para que ni dios reconozca la máquina en Madrid, cuando la baje Jerónimo⁵ ». On lit de la même manière, quelques chapitres plus loin, à propos de Jerónimo : « ve a lo lejos los rascacielos rojos del Primero de Octubre, de vuelta a la Hueva⁶ », ce qui laisse supposer que les constructions de Madrid sont observables depuis la Hueva, légèrement surélevée. De manière plus générale, la question de l'appartenance à la capitale est élucidée par le personnage principal, lors d'une conversation avec une femme qu'il vient de rencontrer : « — Esto no es un pueblo, amor; es un barrio de Madrid. Madrid también es esto⁷ ». Ainsi, il est clair que la Hueva est un bidonville en marge d'une capitale vers laquelle les personnages ont le regard tourné.

Alors que le récit est marqué par une certaine brutalité sur laquelle nous reviendrons, par moments le ton est plus léger et on devine presque une tonalité

² SANSOT, 1971, 265.

³ UMBRAL, 1995, 6.

⁴ *Ibid.*, 6.

⁵ *Ibid.*, 39.

⁶ *Ibid.*, 97.

⁷ *Ibid.*, 50.

lyrique comme dans les extraits suivants : « Por los nortes entrevistados de Madrid, enero luce frío y azul, como el espejo roto de la vida⁸ » ou « mirar Madrid para el otro lado, una masa inmensa, rosa, extendida, interminable, infinita, con su cielo propio, gris y plata y un poco de oro⁹ ». Il ne s'agit pas de faire l'éloge de Madrid, mais de faire apparaître la fascination qu'elle exerce sur les personnages. Le choix des adjectifs employés pour la décrire et le vocabulaire associé, qui rappelle la poésie romantique, font de la capitale un lieu vapoureux, onirique, intouchable et pourtant si proche. C'est ainsi un lieu où les personnages trouvent refuge, comme lorsque Llago se décide à mettre fin à une relation dans laquelle il se sent humilié : « Madrid le recibe con una densa palabra de calor y una extensión hermosa y dura de calles vacías y plazas inabordables¹⁰ ». On décèle cependant dans ces mots une certaine ambivalence, puisque la ville est à la fois belle et dure, chaleureuse et inaccessible. La fascination naît dans cet entre-deux : Madrid attire les habitants de la Hueva à elle, mais du fait de leur situation de marginalisés, ils ne trouvent pas exactement en elle ce qu'ils viennent chercher. Ainsi, quand Jerónimo se retrouve sur la Gran Vía, l'artère principale et la plus centrale de la capitale, la description qui est faite témoigne d'une totale confusion :

Uno de los múltiples talentos de Jerónimo es que sabe cuándo hay que callarse. Millones de coches cruzan Callao en todas direcciones, el Metro retiembla bajo los pies del grupo, los autobuses rojos se paran a abreviar, como paquidermos del mogollón, El Corte Inglés y Galerías les pintan a todos de un rojo feliz, con sus anuncios, septiembre viene del Guadarrama como un escuadrón de Amazonas de hielo, a la carga sobre los burgueses abrigados que van al cine, y Jerónimo comprende que ha estado a punto de que le quiten la moto y lo lleven al trullo [...] ¹¹.

Madrid apparaît comme un espace trop animé, voire menaçant, comme le révèle le champ lexical de la guerre. Tous ses sens sont stimulés par cette ville dans laquelle il sent qu'il n'est pas à sa place et où il doit adapter son comportement. Le rapport que les personnages de la Hueva ont à la capitale est résumé en ces mots, quelques pages plus loin : « Viajar por Madrid en moto propia era viajar por otra ciudad, que a uno le resultaba familiar y rara como una ciudad soñada¹² ».

On voit donc que malgré les différences profondes entre le quartier de la Hueva et les zones centrales de la capitale, les personnages réalisent de nombreux allers-retours jusqu'au centre. Que ce soit en métro, à moto ou en voiture, les personnages trouvent des moyens d'accéder aux quartiers qui offrent bien plus de possibilités qu'à la Hueva. À l'exception des quelques mentions de zones précises, Madrid apparaît comme un ensemble fourmillant et attirant pour les personnages, quitte à se retrouver

⁸ *Ibid*, 11.

⁹ *Ibid*, 9.

¹⁰ *Ibid*, 86.

¹¹ *Ibid*, 43.

¹² *Ibid*, 52.

dans des lieux qu'ils ne connaissent pas bien, comme le montrent les parenthèses dans l'extrait suivant :

[...] se van en coches y taxis a casa del gran productor de la peli, que Juan Gualberto no sabe cuál es, y allí se monta la orgía a base de coca, esnife, pico, porro y polvo. Juan Gualberto [...] se tira a una de las criadas de la casa (ni idea de en qué zona de Madrid se encuentran)¹³.

Cependant, cette proximité n'annule pas le sentiment d'exclusion du milieu urbain dont ils font l'expérience. On remarque ainsi qu'ils ne connaissent pas réellement la ville, qu'ils n'ont pas gagné le statut d'habitues : « Jerónimo, en dirección contraria, pasea por un barrio que no conoce, por una ciudad inédita, esto de Madrid es que nos lo están poniendo que no hay un dios que se oriente¹⁴ ». Le discours indirectement introduit dans le récit montre l'énervement de Jerónimo qui éprouve des difficultés à s'orienter dans la capitale, et la marginalisation apparaît dans les plis de cette absence d'appropriation de l'espace.

Ainsi, le bidonville de la Hueva appartient bien à Madrid, et pourtant, la capitale moderne apparaît comme une masse immense, lointaine, presque inaccessible, vers laquelle les personnages ont néanmoins le regard tourné lorsqu'il s'agit d'aller voler des ressources. Cela peut même entraîner une situation de repli, une volonté délibérée de limiter les allers-retours dans le centre, comme le choisit Bellarmina

Hubo un tiempo en que Bellarmina bajaba a Madrid a tocar la guitarra en las galerías del Metro, y le daban mucho dinero, por bella y por música, pero luego ella lo repartía entre los otros artistas de la galería, o se lo quitaban, hasta que Bellarmina, llevada de un instinto mudo y ciego, decidió quedarse a tocar en la Hueva, donde era de confianza y todo el mundo la quería¹⁵.

L'absence d'empathie de la part des habitants de Madrid la pousse, plus ou moins consciemment, à préférer la proximité de ses pairs de la Hueva. Le bidonville n'est pas pleinement intégré à Madrid, il n'est pas réellement associé à la ruralité non plus et se situe alors dans cet entre-deux propre à la marginalité, qui fait surgir des frontières invisibles en incluant administrativement mais en excluant socialement et en reléguant à la périphérie.

Des dynamiques sociales internes conséquences de l'exclusion des personnages de la capitale

Il s'agit maintenant de s'attarder sur les dynamiques interpersonnelles à l'œuvre dans le récit, dans le contexte d'une marginalisation des personnages, qui apparaissent comme des rebuts de la sociétés relégués à la périphérie.

¹³ *Ibid*, 143.

¹⁴ *Ibid*, 38.

¹⁵ *Ibid*, 65.

Les protagonistes du récit estimant ne pas faire partie de la capitale, puisqu'on ne les y accueille pas, ils considèrent Madrid comme le lieu à la fois de la survie, et de toutes les libertés. Cela se manifeste notamment par les mentions répétées des vols et des journées passées à faire l'aumône : « Auxiliador es un pobre que pide en la escalera del parking de las Cortes¹⁶ », « María roba bragas en Simago de Vallecas, y su sueño es robar un día bragas en El Corte Inglés de Sol, o cualquier otro de los que pueblan la ciudad¹⁷ ». Ils sont inscrits ainsi dans une dynamique de routine : « Jerónimo se lleva una moto periódicamente, casi siempre por Azca (el asesino debe volver al lugar del crimen, que es donde nunca le buscarán)¹⁸ ». La parenthèse finale de ce dernier extrait résume la vision que certains d'entre eux ont de Madrid : puisqu'il s'agit d'une capitale inaccessible, ils ne souscrivent pas aux règles et aux lois qui la régissent et en font un espace où leurs actions n'ont aucune limite et où la violence devient banale. On voit ainsi María expliquer à Juana, qu'elle vient de rencontrer : « yo siempre me he vestido en Simago, cogía el Metro en Vallecas, hasta donde me iba andando, me bajaba en la avenida del Mediterráneo y me metía en Simago a robar por el gusto de robar¹⁹ », ou encore « ese sitio adonde él baja a robar el puesto de un melonero, pegarse un pico, pispar una botella de jotabé o matar a un hombre, según²⁰ ». Si la juxtaposition de ces actions qui n'ont pas le même degré de gravité peut sembler absurde, elle révèle en réalité une tendance au scandale et à la violence, que l'on peut mettre en lien avec la marginalisation sociale dont ils font l'expérience. Jerónimo, notamment, considère Madrid comme un lieu dans lequel s'infiltrer de n'importe quelle manière. Ainsi, lorsqu'il rentre à la Hueva, la ville apparaît comme le lieu de l'approvisionnement, et il est bien vu de ne pas revenir au bidonville les mains vides. Une sorte de compétition tacite s'instaure entre tous et les mènent à organiser leur survie, tout en montrant le plus ostensiblement possible leurs trouvailles, symboles de réussite. On lit ainsi :

El Porsche rojo llega a la plaza central de la Hueva, una plaza que no es sino un gran redondel de polvo, y frena con violencia y turbulencia. Los chicos y los perros rodean el pequeño y flechado descapotable, como si al barrio hubiese llegado un platillo volante²¹.

D'une certaine manière, puisque la Hueva constitue un lieu d'accueil pour ceux qui ont été exclus, ils font preuve d'une certaine compréhension mutuelle qui leur permet d'organiser la communauté. Auxiliador s'est ainsi retrouvé dans ce bidonville parce que Madrid, explique-t-il, ne lui a pas donné ce dont il avait besoin :

Auxiliador vino a Madrid a vocear periódicos en la Gran Vía, pero luego se acabó eso de vocear los periódicos de la tarde, porque traían lo mismo que los de la mañana, y

¹⁶ *Ibid.*, 29.

¹⁷ *Ibid.*, 14.

¹⁸ *Ibid.*, 55.

¹⁹ *Ibid.*, 128.

²⁰ *Ibid.*, 9.

²¹ *Ibid.*, 43-44.

Auxiliador pidió un quiosco al Ayuntamiento, pero no se lo dieron. De modo y manera que Auxiliador ha dejado el papel impreso y se dedica directamente a la limosna²².

L'expression « no se lo dieron » est révélatrice du rejet et de la mise au rebut qu'il a vécus, ce qui éclaire les propos de Jerónimo quelques pages avant : « —Muchos hombres que no soportan Madrid, se refugian aquí²³ ».

Cependant, cette affirmation sur la Hueva est à nuancer, puisque la vie y ressemble plus à un enfer qu'à la paisibilité d'un lieu partagé avec des semblables. En effet, la violence est omniprésente au sein du groupe. Ce rejet des autres est d'abord une hostilité à l'égard de ceux qui n'appartiennent pas à cette « tribu » de marginalisés : « La Hueva se sentía dominada y protegida, como una tribu, entre la navaja y la calera²⁴ », lit-on à propos des habitants qui sont rassurés par l'absence de peur de Jerónimo, toujours prêt en cas d'affront. Il s'agit néanmoins d'une violence exacerbée qui peut aussi s'appliquer aux membres du groupe, comme le résumant les deux phrases : « Es que no hay derecho. A la Hueva no llega el Derecho Romano, amor²⁵ ». L'absence de règles communes, auxquelles le groupe consentirait, conduit à des conflits, à une guerre des egos, qui transforme assez vite le « un pour tous, tous pour un » en « chacun pour soi » :

Pero una noche, al llegar al vagón, picado, flipado, bebido, loco, follado y ceguerón, Jerónimo encontró en su sitio (porque Jerónimo tenía su sitio, quizá un asiento que fue de primera, en viaje a París) a un maduro alto, cano, cormorán y dormido. Jerónimo despertó al intruso con pasadas suaves de cuchilla por la cara, como si le estuviese afeitando. Algunos asilados del vagón, atentos al trance, se incorporaban en sus asientos por ver en qué paraba la querella²⁶.

Il s'agit d'un exemple éclairant et pourtant l'un des moins violent, puisqu'il arrive que des disputes entre les habitants du bidonville les conduisent à se jeter mutuellement dans la carrière de calcaire près de laquelle ils sont installés.

On remarque dans ces extraits l'omniprésence du personnage de Jerónimo, autour de qui s'organise la vie à la Hueva. Il devient une sorte de leader des marginalisés, un roi autour duquel un monde s'est construit : « Jerónimo volvía hacia su vagón/fortaleza, con la cabra saltando a su lado, como un rey pobre de vastísimos dominios, como un carlomagno de la Hueva, como un ulises lumpen, como un merovingio rubio, criminal y bueno²⁷ ». Les comparaisons très claires font de cet individu dans son wagon au milieu de la poussière un roi dans son château entouré de sa cour. Sans le pathologiser, on observe assez nettement la conscience mégalomane qu'il a de sa situation : « Jerónimo se siente cada día más el rey de la Hueva, pero no dice nada, ni siquiera piensa en ello, como no pensaban los dioses griegos e

²² *Ibid.*, 75.

²³ *Ibid.*, 66.

²⁴ *Ibid.*, 19.

²⁵ *Ibid.*, 60.

²⁶ *Ibid.*, 16.

²⁷ *Ibid.*, 19.

inocentes²⁸ ». En réalité, il emprunte plus de traits à un dictateur qu'à un dieu innocent, et parvient à organiser autour de lui des marginalisés qui n'ont pas d'autre choix que de se soumettre car il exerce une véritable répression au sein de la Hueva : « Éste anda cabreado porque alguna jai, por ejemplo la de anoche, no ha querido venirse a dormir con él a la renfe. Seguro que la descuartiza con la navaja y luego la tira a la calera²⁹ ». Il s'agit d'un homme qui n'a peur de rien et fait régner la terreur, et l'extrait suivant montre à quel point il organise ses actions pour soumettre l'ensemble des habitants du bidonville :

Tengo que matarte, Juana, no tengo más remedio que matarte, si antes no te mata el barrio, ya te han quemado el coche, tenemos que echarte a la calera para que te confundas para siempre con tu novio [...]. Pero yo soy el caudillo de este barrio, Juana, y pienso como los caudillos: si el pueblo está dispuesto a hacerlo, ¿por qué lo voy a hacer yo? Lo harán ellos por mí y encima me estarán agradecidos³⁰.

Les possessifs dans l'extrait suivant révèlent qu'il se positionne en chef dominant, surplombant ses semblables : « Jerónimo no piensa en nada y sólo mira la luna como un espejo de su pueblo, de su poblado, de su barrio, de su tribu: ve la Hueva reflejada en la luna³¹ ». Eduardo Martínez Rico, spécialiste de Francisco Umbral, écrit à ce propos : « Jerónimo reina en la Hueva como un emperador antiguo: respeto, temor y admiración por parte de sus súbditos³² ». Il précise quelques pages plus loin :

El Jero ejerce el fascismo suburbial sobre la Hueva como otros un fascismo más ambicioso sobre pueblos enteros, naciones. No en vano se le compara con frecuencia con grandes personajes de la Historia que destacaron por su crueldad, por el poder absoluto que ejercieron cayera quien cayera. En este caso caen al pozo de cal viva, gran símbolo del dominio del Jero³³.

C'est un véritable micro-système politique que Jerónimo réussit à instaurer dans la Hueva, où l'intérêt et l'égoïsme règnent en maître. Les rares personnages qui ne le voient pas directement comme une menace sont ceux qui ont réussi à le satisfaire, comme Blas, qui vit « en su casa de la Hueva, solitario, manual y tranquilo³⁴ », parce qu'il se charge de repeindre les motos que Jerónimo vole.

Ainsi, le réalisme cru de Francisco Umbral et la description de situations particulièrement violentes font apparaître des dynamiques sociales internes à la tribu, ainsi qu'entre le centre — ce Madrid onirique — et la périphérie — ce bidonville où chacun essaie de s'en sortir malgré la pauvreté extrême. La Hueva devient un microcosme des rebuts de la société, obligés de s'organiser autour d'un chef violent, ce qui n'est pas sans renforcer leur marginalité en limitant leur liberté d'action.

²⁸ *Ibid.*, 31.

²⁹ *Ibid.*, 26.

³⁰ *Ibid.*, 70.

³¹ *Ibid.*, 83.

³² MARTÍNEZ RICO, 2004, 323.

³³ *Ibid.*, 333.

³⁴ UMBRAL, 1995, 55.

Pessimisme cynique et rejets aux confins de l'humanité

Madrid 650 se constitue comme un roman imprégné d'une forte conscience des personnages pour les espaces qu'ils investissent, et le récit, grâce au style d'Umbral oscillant entre lyrisme et virulence, fait apparaître des réflexions sous-jacentes qui approfondissent la portée d'une telle représentation d'un bidonville de la fin du XX^e siècle.

Malgré leur marginalité spatiale et sociale, que nous avons analysée, la mise en récit des vies de ces personnages permet de faire apparaître un regard nouveau sur la ville. En effet, les protagonistes réussissent à renouveler l'appropriation de l'espace urbain et de sa périphérie en créant un asile dans l'espace de la marginalité. On lit :

Por las tardes, el vagón de ferrocarril, que conserva un aire de vagón de primera, como una vieja y grande dama en un asilo, es refugio de parejas [...] que fornifollan directamente sobre los alabeados asientos de cretona y podredumbre [...]³⁵.

Ce qui montre que les personnages trouvent leur place quelque part même si on ne la leur donne pas au sein du reste de la société. De la même manière, et cet extrait rejoint les analyses précédemment établies, les personnages ont conscience d'avoir fait de la capitale la leur, malgré les rejets qu'ils ont vécus : « En la Hueva no existe la noción de lo tuyo y lo mío. Todo es de todos y ya está. Mayormente, todo lo de Madrid es de la Hueva, y la Hueva puede bajar a por ello cuando quiera³⁶ ». Il s'agit donc de voir Madrid avec un autre regard, mais surtout d'être conscient de cette différence. C'est le cas de Jerónimo :

Viajar en una moto así es como viajar por otro Madrid, más por el cielo que por la tierra, y Jerónimo ve otra ciudad, ya que basta con cambiar el ritmo de la vida para que la vida cambie. Jerónimo da vueltas y vueltas a las carreteras, antes de dirigirse hacia su barrio³⁷.

La mention du ciel rend son parcours surplombant, comme s'il ne pouvait déambuler avec les Madrilènes et qu'il voyait la ville avec un regard à la fois plus distant et plus englobant. Cette métaphore du vol au-dessus de la capitale apparaît de nouveau quelques chapitres plus loin :

Jerónimo, aquel once de mayo, no lo olvida, miércoles, supo que tenía alas, que las había tenido siempre, que sólo su tiempo y su espacio le habían impedido desplegarlas. Él era quien volaba, y no la moto, él era quien entraba, con gracia y furia, en un presente desconocido, primaveral y aéreo que no era el viejo, remotísimo presente de la calle a pie, de Capitán Haya, interminable, con el imbécil del hongo marrón cortándole el paso al hotel, al futuro, impidiéndole penetrar en su propia biografía³⁸.

L'accumulation des incises accélère le rythme et donne au lecteur ou à la lectrice l'impression de vivre avec lui l'ivresse de ce parcours à moto qui s'apparente plus à un

³⁵ *Ibid.*, 6-7.

³⁶ *Ibid.*, 12.

³⁷ *Ibid.*, 11.

³⁸ *Ibid.*, 52.

vol au-dessus du commun des mortels. La marginalisation des personnages leur permet ainsi d'avoir ce regard de biais sur la ville et de se l'approprier plus librement, d'une certaine manière.

Cette liberté extrême, par comparaison avec le commun des mortels, se réalise pleinement dans un contexte que nous n'avons pas encore mentionné mais qui est présent à plusieurs reprises dans le récit, qui est celui des scènes de vols et de viols auxquels s'adonnent les personnages dans le cimetière de la Almudena, tout près de la Hueva. Cela est expliqué dès le début du roman :

El barrio de la Hueva, encabezado por Jerónimo (quizá se ha contado ya, o quizá no), se encamina periódicamente, nocturnamente, al cercano cementerio de la Almudena, los grandes almacenes de los muertos madrileños, como dijera un cronista de la villa, y allí se desvalija a los muertos y se viola a las muertas[...] ³⁹.

Ces expéditions régulières et nocturnes constituent à la fois un moyen de gagner de l'argent, mais elles sont aussi un rite, une expérience partagée par plusieurs, avec une charge symbolique forte, à tel point que les habitants du bidonville les conçoivent comme un trait caractéristique de leur identité, en en faisant presque une cérémonie spirituelle qu'ils rapprochent eux même des rituels des civilisations antiques : « el sustento fundamental de la Hueva, un poblado que no hace nada, son los muertos, una variante del culto egipcio, nada más que una variante, pero igualmente respetable, a efectos culturales ⁴⁰ ». La comparaison faite sur un ton léger montre qu'ils se considèrent à leur échelle comme une tribu, une civilisation à part entière, et cela leur permet de légitimer leurs actions au cimetière. Ainsi, rien n'est édifié à la Hueva, que ce soient les constructions ou les principes moraux, et les tombes du cimetière deviennent alors des fondations sur lesquelles les habitants s'engagent ensemble pour réaffirmer une conscience de la marginalité même dans la mort :

Es lo que pasa con los muertos pobres, que siguen siendo pobres después de muertos, y están en el cementerio como de pensión, y por cualquier cosa les ponen de patitas en la calle, les cambian de sitio, los van arrinconando, marginando hacia las afueras hortelanas o mesetarias del cementerio ⁴¹.

Cette pratique n'a rien d'une célébration, elle est plutôt un témoignage d'un refus total de la morale partagée par le reste de la société. Le cimetière devient à son tour une marge dans la marge, comme le révèle dans l'extrait l'emploi du verbe « *marginar* » : les morts pauvres, c'est-à-dire qui, littéralement, n'emportent rien avec eux dans la tombe et ne présentent pas d'intérêt pour les habitants de la Hueva, sont, même morts, déplacés à la périphérie du cimetière.

Ainsi, la Hueva se construit à partir d'une marginalité spatiale, sociale, mais aussi existentielle. Cela se remarque par le choix du cynisme face aux conventions sociales : « ¿Y por qué se va a pudrir la riqueza y la pobreza de los muertos bajo la

³⁹ *Ibid.*, 21-22.

⁴⁰ *Ibid.*, 160.

⁴¹ *Ibid.*, 25.

tierra, si hay vivos que pueden disfrutarla?⁴² ». Cette séparation assumée du reste de l'humanité se remarque également par la présence forte dans le roman d'une attitude du renoncement vis-à-vis du reste des Madrilènes, c'est-à-dire une acceptation de leur situation et un abandon, relatif, de l'action. Pour Jerónimo, la société n'a plus rien à lui offrir : « Jerónimo no siente la melancolía de los grandes viajes. Todas las ciudades son iguales, se dice: un sitio donde robar, matar y follar⁴³ ». De la même manière, et ce renoncement se présente avec un enthousiasme certain, comme si Juana avait enfin atteint un degré d'éloignement de la société tel qu'elle réussit à atteindre une sorte de libération, on lit à son propos, alors qu'elle passe son temps avec Gilda, la chèvre de Jerónimo :

Juana, la chica de Serrano, descubre que hay amistades más verdaderas y más fuertes que las de los bares de Serrano (tan remotos). Juana está descubriendo el mundo (el mundo de la Hueva, que a lo mejor es el Mundo), con una impaciencia de mujer y una intensidad de cabra⁴⁴.

La Hueva devient un lieu où se réinventer sur le plan axiologique, moral et spirituel quand il n'y a plus de dieu (« Lo que le falta a la Hueva es un dios, un ídolo⁴⁵ ») et que celui qui le représentait, le curé du quartier, a été assassiné : « la Hueva es como el cielo y el infierno, como el Universo todo, con su sitio para los santificados, el cementerio de la Almudena, relativamente cercano, su infierno para los condenados, o sea la calera, y su Seno de Abraham para los inocentes⁴⁶ ». Francisco Umbral réussit dans ce roman à créer un microcosme en marge de l'existence, avec ses propres règles et ses propres insoumissions à ces règles. Jean-Pierre Castellani écrit à ce propos :

[...] no se entiende a Umbral si no se considera un hecho fundamental: para él, existencia y escritura se confunden hasta tal extremo que la segunda es, en definitiva, una auténtica terapia obligada para luchar contra un vértigo cada vez más pronunciado de auto-destrucción⁴⁷.

Face à l'ivresse de cette exclusion totale de la société, la mise en récit permet de faire surgir des fondations, indispensables à la création du sens.

Le roman se termine cependant par la culmination de la marginalisation et du rejet, c'est-à-dire par l'expulsion des habitants de la Hueva du bidonville et la destruction de leurs habitations par des engins de travaux comparés à des animaux gigantesques :

La primera chabola a la que se dirige la pata del Cangrejo Gigante, el cangrejo que realmente es normal, pero que les ha vuelto a todos liliputs (la miseria es una cosa liliputiense), es la chabola de Auxiliador y Secundina, y allí retiembla la tierra, penetra

⁴² *Ibid.*, 26.

⁴³ *Ibid.*, 31.

⁴⁴ *Ibid.*, 68-69.

⁴⁵ *Ibid.*, 82.

⁴⁶ *Ibid.*, 100.

⁴⁷ CASTELLANI, 2003, 108.

el acero, muerden los dientes simétricos y bestiales de la excavadora, como un cangrejo prehistórico que luego, la evolución, ha reducido a sus medidas racionales⁴⁸.

L'engin de démolition devient grâce aux comparaisons un animal terrifiant et l'on découvre le gigantisme de l'animal face à l'impuissance des habitants, qui ont l'impression que l'enfer s'abat sur eux et qu'il n'y a plus rien à espérer : « A Auxiliador y Secundina, sin hijo, sin hogar, sin chabola, se les ve huir en el parpadeo de la luz y la sombra, como dos almas en pena, con unos petates inútiles⁴⁹ ». Ce monstre devient une analogie de Madrid qui n'a pas laissé sa place à ces habitants et qui les absorbe dans son extension urbaine en détruisant ce qu'ils avaient construit. Eduardo Martínez Rico éclaire ce final et les conclusions que l'on peut tirer de ce récit pessimiste, alors que Jerónimo est le seul à rebondir en se créant une fausse identité et en essayant de s'insérer dans la masse que forme Madrid :

La muerte es la señora de este mundo, rige las vidas y acaba con ellas. Sólo Jerónimo escapará de esta ley inexorable [...] Umbral parece decirnos entre líneas que sólo los fuertes aguantan, sólo los fuertes vencen, incluso a los muertos. La ley inquebrantable de la Hueva, ley de muerte, respeta al legislador, al que la formula y ejecuta. Jerónimo se confunde en esa tribu más amplia y más feroz que es Madrid⁵⁰.

La Hueva apparaît donc comme un monde à part où les habitants tentent de survivre en définissant des règles tacites et des rites qui leur permettent de définir une nouvelle culture, mais l'urbanisation croissante de la capitale finit par annihiler tout ce qu'ils avaient édifié.

Ainsi, la Hueva est dans *Madrid 650* un espace spatialement en marge de la capitale, Madrid, dans laquelle les habitants du bidonville ne parviennent pas à s'intégrer. Ils se constituent alors en un ensemble où règnent alternativement l'entraide et la violence, et où toutes les libertés sont permises. Plus encore, d'une certaine façon, les personnages sont relégués aux confins de l'existence puisque, pour la plupart d'entre eux, les fouilles régulières du cimetière et la présence des cadavres constituent la normalité. Le bidonville de la Hueva devient donc un appendice de Madrid construit sur un pessimisme cynique, qui montre ses habitants comme une communauté de condamnés désabusés.

⁴⁸ UMBRAL, 1995, 171.

⁴⁹ *Idem.*

⁵⁰ MARTÍNEZ RICO, 2004, 334.

Bibliographie

- ARDAVÍN C., (2003), *Valoración de Francisco Umbral (ensayos críticos en torno a su obra)*, Gijón, Llibros del Pexe.
- BELLIDO NAVARRO P., (2009), « Madrid en la obra de Francisco Umbral », in DE BURON BRUN B., *Francisco Umbral: una identidad plural*, Presses de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, p. 49-62..
- BURON-BRUN B., (2013), « El Madrid costumbrista de Francisco Umbral », in THION SORIANO-MOLLÁ D., *El costumbrismo, nuevas luces*, Pau, Presses de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, p. 537-556..
- (2009), *Francisco Umbral: una identidad plural*, Pau, Presses de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour.
- CASTELLANI J.-P., (2003), « Representación y función de lo íntimo en Francisco Umbral », in ARDAVÍN C., *Valoración de Francisco Umbral (ensayos críticos en torno a su obra)*, Gijón, Llibros del Pexe.
- GARCÍA JAMBRINA L., (1996), « Madrid 650: una temporada en el infierno », *Ínsula: revista de letras y ciencias humanas*, no 591, p. 11-12.
- MARTÍNEZ RICO E., (2004), *La obra narrativa de Francisco Umbral : 1965-2001*, Universidad Complutense de Madrid, Servicio de Publicaciones.
- PENEDO PICOS A., (1995), « El Madrid narrado de Francisco Umbral », *Ínsula: revista de letras y ciencias humanas*, no 581, p. 31-32.
- PIERRÉ F., (2003), *Francisco Umbral ou l'esthétique de la provocation*, Paris, L'Harmattan, coll. « Classiques pour demain ».
- SANSOT P., (1971), *Poétique de la ville*, Paris, Klincksieck, coll. « Collection d'esthétique ».
- UMBRAL F., (1995), *Madrid 650*, Barcelona, Planeta.